

FRANÇOIS RIBADEAU DUMAS
*GRANDEUR
ET MISÈRE
DES JÉSUITES*



mystiques & religions



DERVY

DL-10111994-34409

1823055

FRANÇOIS DE SALES
publié en 1903 par les Productions de Paris
a été couronné par le Prix Lamennais.

GRANDEUR

ET

MISÈRE

GRANDEUR

ET

MISÈRE

DES

JÉSUITES

8° H

~~11285~~

11285



La première édition de cet ouvrage,
publié en 1963 par les **Productions de Paris**
a été couronnée par le Prix Lamennais.

GRANDEUR
ET
MISÈRE
DES
JÉSUITES

~~11567~~
11567
11567

1823055

FRANÇOIS RIBADEAU DUMAS Du même :

GRANDEUR

ET

MISÈRE

DES

JÉSUITES



DERVY



Du même auteur

- Carrefour de visages, *Nouvelle Société d'Édition*,
Rencontre de l'Automate, *Editions de la Revue Mondiale*.
Plaisirs du Béarn, *Nouvelle Société d'Édition*.
Histoire de Saint-Germain des Prés, *Abbaye Royale, Pierre Amiot*
(ouvrage couronné par l'Académie Française).
Casanova, *Intercontinentale du Livre*.
Cagliostro, *Artaud*.
La Folie au Pouvoir, de Néron à Hitler, *Productions de Paris*.
Fénelon et les Saintes Folies de Mme Guyon, *les Editions du Mont Blanc, Genève*
(ouvrage couronné par la Société des Gens de Lettres de France).
Les Magiciens de Dieu, *Laffont*.
Histoire de la Magie, *Belfond, cinquième édition, et Presses-Pocket*.
Dossiers secrets de la Sorcellerie et de la Magie noire, *Belfond,*
et Presses-Pocket.
Grimoires et Rituels magiques, *Belfond*.
La destinée secrète de La Fayette, ou le messianisme
révolutionnaire, *Laffont*.
Le Marquis de Sade et la Libération des Sexes, *Jean Dullis, éditeur*.
A la recherche des Vampires, *Marabout*.
Hitler et la Sorcellerie, *Plon, et Presses-Pocket*.
Les Damnés de Nuremberg, *Belfond*.
Les Mystères de Venise, ou les Secrets de la Sérénissime, *Albin Michel*.
L'Oeuf Cosmique, *Dangles*.
Histoire Secrète de la Lorraine, *Albin Michel*.
Robespierre avait-il raison ? *Vernoy*. Ouvrage couronné du Prix 1988
du Comité du Souvenir de la Révolution Française.
La Lumière et L'Illumination, *Dangles*.
Cagliostro, homme de lumière, *Editions Philosophiques*.

© Editions Dervy, 1994.

ISBN : 2-85076-655-0



Avant-Propos

«L'histoire de la Compagnie jusqu'à aujourd'hui est sans assises. En trouvera-t-elle dorénavant comme on nous le promet? On peut concevoir à ce sujet quelques espérances, non pourtant d'excessives».

Don Miguel Mir

«*Histoire Intérieure de la Compagnie de Jésus*»

De même auteur : *LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE*, La Librairie de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE, La Librairie de la Sorbonne.

Carrières de voyages, Nouvelle Société d'Édition.

Revue de l'Alchimie, Éditions de la Revue Mondiale.

Notions du Kibari, Nouvelle Société d'Édition.

Monnaies de Saint-Germain-des-Près, Abbaye Royale, Nevers, Ancien

ouvrage consacré par l'Académie Philologique.

Classique, International de Livre.

Capitales, Armand.

La Poésie au Moyen-Âge, de Nerval à Rimbaud, Production de Paris.

Études et travaux de la Sorbonne, Éditions de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE, La Librairie de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE, La Librairie de la Sorbonne.

Carrières de voyages, Nouvelle Société d'Édition.

Revue de l'Alchimie, Éditions de la Revue Mondiale.

Notions du Kibari, Nouvelle Société d'Édition.

Monnaies de Saint-Germain-des-Près, Abbaye Royale, Nevers, Ancien

ouvrage consacré par l'Académie Philologique.

Classique, International de Livre.

Capitales, Armand.

La Poésie au Moyen-Âge, de Nerval à Rimbaud, Production de Paris.

Études et travaux de la Sorbonne, Éditions de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE, La Librairie de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE, La Librairie de la Sorbonne.

Carrières de voyages, Nouvelle Société d'Édition.

Revue de l'Alchimie, Éditions de la Revue Mondiale.

Notions du Kibari, Nouvelle Société d'Édition.

Monnaies de Saint-Germain-des-Près, Abbaye Royale, Nevers, Ancien

ouvrage consacré par l'Académie Philologique.

Classique, International de Livre.

Capitales, Armand.

La Poésie au Moyen-Âge, de Nerval à Rimbaud, Production de Paris.

Études et travaux de la Sorbonne, Éditions de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE, La Librairie de la Sorbonne.

LES ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE, La Librairie de la Sorbonne.

Carrières de voyages, Nouvelle Société d'Édition.

Revue de l'Alchimie, Éditions de la Revue Mondiale.

Notions du Kibari, Nouvelle Société d'Édition.

Monnaies de Saint-Germain-des-Près, Abbaye Royale, Nevers, Ancien

ouvrage consacré par l'Académie Philologique.

Classique, International de Livre.

Capitales, Armand.

© Editions Davy, 1994.

ISBN - 2-8976-655-0



Avant-Propos

L'Histoire des Jésuites est une suite de coups de théâtre Rarement ordre religieux connu autant de gloire et de misère, de grandeur et d'opprobe, sauf la Sainte Milice des Chevaliers du Temple, abattue le 22 mars 1312 par Philippe le Bel et le Pape Clément V. Le drame jésuite de l'héroïsme déconcerte les meilleurs observateurs. Il semble que dans son essence même, une Institution vouée aux plus saintes missions, recèle la faille qui la fera s'écrouler. Toute la destinée de l'illustre Compagnie de Jésus repose sur Saint Ignace de Loyola dont la personnalité extraordinaire contient en germe la gloire et les malheurs de son Institut.

Dans sa vie même et dès le début, le jeune chevalier de la cour de Germaine de Foix connu des renversements de situation, comme autant de coups d'épée sur un bouillant sujet qui mène sa vie dague au poing. Et sans cesse, au long de la prodigieuse destinée de la Compagnie de Jésus, comme au cours de la vie même du Fondateur, se jouent la lumière et la nuit, avec autant de passion dans les mérites et la réussite, que dans les revers et la chute.

Ces retournements inattendus, Daniel Rops, qui a écrit de justes pages sur les Jésuites, en a signalé la surprise : avec les Jésuites, dit-il, on peut s'attendre à de multiples contradictions. Et ce sera la source des déviations dans les observations et dans les déductions des meilleurs chroniqueurs et historiens : les uns accableront les Jésuites de reproches, leur attribueront amers la responsabilité de leurs excessifs malheurs, les autres, au contraire, leur dresseront les

palmes des martyrs, chanteront avec flamme leur gloire, en fermant les yeux sur les faits, en dégageant le contexte. Il n'est pas question de vanter une thèse plus qu'une autre, et les Jésuites connaissent autant de partisans que d'adversaires. Il s'agit pour nous d'observer objectivement le déroulement des faits : ainsi se dégage la méthode qu'ils employèrent, les moyens dont ils se servirent au service de leur idéal. Alors, se posera cette interrogation de savoir s'ils s'acharnèrent à servir leur Ordre, au détriment du service de Dieu. Et pourtant quelle magnifique maxime les dirigeait, celle du psalmiste de la Bible, qui chantait «Ad Majorem Dei Gloriam», pour la plus grande Gloire de Dieu, comme la Milice du Temple de Jérusalem mourait au combat sous son étendard portant la devise du prophète «Non Nobis Domine, sed Nomini tuo, da Gloriam !» A la gloire de Ton Nom, Seigneur !

Deux signes importants se retrouvent constamment dans le déroulement de cette épopée : celui du Secret d'abord. Ignace de Loyola lui-même, très réfléchi, très maître de lui-même, prônait sans cesse le Secret. Il interdisait que l'on communiquât ses «Constitutions». Les religieux devaient être discrets et humbles, en modeste robe noire, les regards baissés. Le Fondateur n'admettait pas qu'on regarde les gens dans les yeux et il punit maints novices qui s'étaient permis de le dévisager ainsi. Les plans d'actions devaient être mûris en silence et jamais divulgués. On ne connaît que la façade extérieure des agissements de la Compagnie de Jésus. On y voit là, d'une part, la survivance de cette opinion du Moyen Age qui disait que les vérités ne sont pas bonnes à répandre et que le vulgaire ne peut qu'en faire mauvais usage. Les alchimistes jetés au bûcher en savaient quelque chose. Et d'autre part, notons un élément de prudence, de continence dans l'élan qu'on va prendre : il faut toujours mieux surprendre son adversaire sans le prévenir. Et puis, trop de secrets d'Etat parvenaient au Gésu à Rome. Les fils directs qui reliaient les Cours d'Europe au Cabinet du Général exigeaient des précautions extrêmes. Secret également, de ce qui se passait entre le Général et le Pape.

Le second signe sera celui de la Puissance. Le nombre considérable de Jésuites répandus sur le globe, leurs incessantes allées et

venues, leur influence considérable sur les Souverains et les Princes, comme sur la jeunesse dans les Collèges, sur les Catholiques par d'innombrables publications - les Jésuites ont toujours beaucoup écrit, trop écrit, et les Jansénistes glaneront dans leurs traités des passages utilisés par Blaise Pascal, puis publiés et commentés par les Parlements dans des procès de condamnations retentissants - le succès enfin de l'administration des riches colonies portugaises, leur donneront la Puissance. A Rome, le Gésu est éclatant de marbres et de dorures, de sculptures, de ciboires d'or. On a dit que l'immense réseau d'agents et que le fonctionnement des Collèges coûtaient des fortunes qu'il fallait payer depuis Rome. Le Père Quesnel ne s'est pas fait faute d'insinuer que l'or des mines du Paraguay était utilisé à des fins politiques. Cette Puissance entraîne nécessairement des opposants : d'abord les Ordres religieux, jaloux des nombreux privilèges accordés à titre exceptionnel aux Jésuites par les Papes, Bénédictins et petit Clergé en tête, puis ceux que les admirables vertus enseignantes des maîtres Jésuites rendent furieux, Dominicains et Oratoriens en tête, et surtout les Théologiens Sorbonnards et les Universitaires. Cette Puissance, heurtant des positions politiques, sera certainement un des motifs déterminants des innombrables bannissements dont la Compagnie a sans cesse été victime. La thèse jésuite fut celle du Règne sous l'étendard : «Que ton règne arrive, Seigneur !» Et cette fusion du temporel et du spirituel, contraire à la loi Christique du «Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César», pour laquelle bataillent les Jésuites par leurs prêches, par leurs écrits, par leurs interventions jusqu'aux combats armés, amènera des conflits de la plus extrême violence entre les nations et les Etats Pontificaux. Les Papes plusieurs fois seront emmenés en captivité. La Puissance temporelle du Vicaire du Christ ne pouvait que se heurter aux droits absolus des Princes, qui se montreront là-dessus intransigeants. La Couronne et le Royaume au-dessus de tout.

La grande force de la Compagnie de Jésus consistera dans l'étonnante maturité des membres de l'Ordre. Encore aujourd'hui, un Jésuite attendra la trentaine passée, pour se dévouer à l'Ordre et pendant ce temps, de dix à quinze ans, il se livrera à l'étude,

mûrissant la philosophie, la théologie et les doctrines de la Compagnie. On se doute de la vigueur intellectuelle exceptionnelle de pareils professeurs. Par l'Enseignement, une des branches de leur activité qui s'est maintenue de nos jours, les Jésuites se montrent des éducateurs exceptionnels.

La grande force de ces maîtres culturels et spirituels résidera dans leur méthode. Et là, il y aura toujours beaucoup à dire sur la manière souple, habile, insinuante et persuasive, bref, étonnamment intelligente, de pareils directeurs de conscience, très informés par les confessions sur les cas de conscience, sur l'emprise des esprits, la séduction des âmes, là, ils se montrent des maîtres. Les lettres du Fondateur ont donné le ton de ce «tutorisme» rigoureux, que certains considèrent comme une captation des consciences. La méthode est redoutable, l'aboutissement total.

Ces qualités exceptionnelles, jointes à certaines affinités occultes auxquelles nous avons donné place dans cette étude, détermineront fatalement un choc en retour. Trop d'intellectualité dirigée à des fins bien établies, trop d'esprit d'entreprise (et l'on a sévèrement attaqué les Jésuites sur les «accommodements»), trop de Puissance (car le résultat est là) déchaînent les forces contraires. Les Jésuites qui dépensèrent tant d'héroïsme, puis donnèrent leur sang et leur vie pour évangéliser les peuplades primitives les plus lointaines, connurent en Europe les procès retentissants, les scandales, les insultes, la prison et même le gibet et l'estrapade. Certaine thèse régicide, proclamant que le Souverain tient son sceptre de Dieu et que s'il se fâche avec Dieu il est naturel que le peuple s'insurge, le démette ou le supprime, fut un argument majeur pour les Gouvernements surchauffés par une opinion publique facile à s'enflammer, pour les proscrire.

Dans ces souffrances, dans ces cruautés, le Jésuite se retrouvera seul devant Dieu qu'il a servi à sa façon, celle voulue par le visionnaire de Mansère, le Pèlerin de Venise, le Fondateur. Alors, il se plongera dans sa détresse non sans une certaine délectation (plus il éprouvait de malheurs, plus Ignace de Loyola se réjouissait dans la vision de Jésus montant le Golgotha, portant sa croix : sait-on qu'à Manrèse, Ignace se fit une croix extrêmement lourde, qu'il portait à

l'épaule et qui le faisait tomber à terre ?) Il recevra la pluie de larmes, la rosée des lumières, il entendra la musique réservée aux élus qui dédaignent ce bas monde pour ne voir, pour n'espérer, pour n'aspirer qu'à la Jérusalem céleste promise par les prophètes, annoncée par le Sauveur, où flottera enfin son étendard.

LES ANNEES DE JEUNESSE

François RIBADEAU DUMAS
Commandeur des Arts et des Lettres.

I

LE FONDATEUR

LES ANNEES DE JEUNESSE

Dans l'une des trois provinces basques espagnoles, en Guipuzcoa, non loin de la France, non loin de la mer, dans une de ces vallées profondes mais assez vertes de ce pays proche de la Biscaye, si riche en minerai de fer, en montagnes et en châtelleries, naquit en 1491 Inigo-Lopez, fils de Bertrand Pérez de Loyola, au petit château de Loyola. Certains rapportent qu'il naquit la nuit de Noël dans une salle basse d'écurie. Pieuse légende.

Il est le cadet de sept fils et quatre filles. Il appartient à l'ancienne famille des Onaz, dont on retrouve un ancêtre au XIIIème siècle, Lope Garcia de Onaz, dont la veuve épousa Juan Perez de Loyola. L'écu des Onaz se confond aux deux lous de sable des Perez. En 1387, la famille bénéficiera de la seigneurie entourant l'église d'Azpeitia, la ville voisine, que lui accorda le roi de Castille pour la fidélité des Loyola. Quelques forges, des métairies, un bénéfice religieux. Une petite fortune, sur laquelle vivait la famille nombreuse de ces treize enfants.

La mère d'Inigo est née Marina Sanchez de Licon. C'est elle qui donna le jour en 1491, au futur saint. Comme on a brûlé les archives et qu'Ignace n'a jamais donné la date exacte de sa naissance, le père Dudon pense qu'il serait plutôt né en 1493. Le Père Bartholi, historiographe officiel d'Ignace, fixe l'année 1491.

A quelques kilomètres de la petite ville très active et peuplée d'Azpeitia, se dresse encore le castillo des Loyola. On l'appelait dans le Biscaye «la tour de Loyola». Comme les Perez ont toujours bataillé, les rois de Castille un jour, ont fait découronner cette haute maison forte en grosses pierres rouges. On s'était trop combattu dans

la région au XVème siècle.

Les gens de Castille ont démantelé le gros quadrilatère rouge, la «Casa Solar», comme on l'appelle aussi, ce petit château-fort, dont le seigneur don Juan Perez, a été exilé et envoyé combattre les Maures. Quand il revint, il fut autorisé en 1461 à reconstruire son castelet. Il remonta sur les murs de base (encore très visibles) une demeure forte, en briques plates imbriquées et ajustées dans le goût Mudéjar, avec des festons géométriques arabes, des figures en étoiles se répétant, des arêtes de briques. Il flanqua les angles du bâtiment de deux tourelles guerrières. On voit là l'influence musulmane sur l'Espagne en Reconquête. Les premiers rois Catholiques, pleins d'admiration pour la révélation de la civilisation orientale, lui prirent beaucoup d'apports et tentèrent la fusion par la réconciliation.

L'Inquisition - que nous allons rencontrer pendant toute la carrière d'Ignace - y mit bon ordre. Les signes demeurent.

Et puis, nous sommes sur la route de St. Jacques. Le chemin de Compostelle, équipé, gardé par les moines Bénédictins, grands promoteurs en Europe de l'illustre pèlerinage, est dressé de fortifications Mozarabes. Les moines y voyaient l'évocation de Jérusalem. La lumière de l'Orient.

Les Perez ont à leur disposition comme constructeurs des Maures captifs ou convertis par force, dont ils ont utilisé les services et faits leurs serviteurs. La lourde bâtisse féodale de Loyola est devenue légère, comme un bibelot de Bagdad, montée en briquettes gracieuses, mais fort simple, car on est pauvre.

Dans toute la région d'Arevalo règne le style Mudéjar, élégant dans son raffinement. Les constructions de briques et décorées à la mauresque abondent. L'église des Clarisses de Tordesillas est un chef-d'œuvre de style mauresque : plafonds damasquinés, répétition des formes géométriques, rosaces, triangles, étoiles, consoles découpées, arêtes multiples, l'idéologie décorative d'une mystique orientale de contemplation. Le père Rahner reconnaît cette influence au Castelet des Loyola.

En 1493 don Bertrand voit son fils aîné Juan Pérez qui fait la seconde traversée de Christophe Colomb. Il sera tué en 1496. Un

autre frère, Hernando Pérez, sera aussi tué en 1510 aux Amériques. Un autre, deviendra titulaire du bénéfice familial d'Azpeitia où il sera curé. Un autre enfin, est dirigé vers la prêtrise.

Famille austère, sans grandes ressources, où règne la foi au Christ, dans l'ardeur militaire, la fierté. Quelques relations sont entretenues avec la noblesse.

Au dessus de l'arcature basse de l'entrée de la maison rouge des Pérez à Loyola se lisent leur armoiries : deux loups qui accolent des marmite accrochée à trois anneaux. Le loup des Pérez apparaît dans le prénom double du futur saint : Inigo Lopez, car Lopez est la forme castillane de «Lupus».

Les Pérez sont des loups. Inigo est le petit-fils de don Quichotte de Onaz, celui qui avait dû ramener de la Reconquête un maçon et des serviteurs arabes. On le baptise à Azpeitia sous le nom d'Inigo Lopez, en souvenir du saint espagnol, le Bénédictin Inigo d'Ona. Jusqu'en 1527, le futur saint signera «Inigo», puis alternativement «Inigo» et «Ignatio». Après 1543, il se ralliera à «Ignacio» ou «Ignatius», il pensait que c'était semblable. De même, il abandonnera vite le nom des Pérez et des Onaz, pour celui de son hameau natal, Loyola.

On rencontre très souvent «Inigo» comme prénom en Guipuzcoa, en Biscaye et en Navarre.

«*Toute sa vie, Inigo est resté un Basque taciturne et têtue*», écrit le Père Rahner, le dernier biographe officiel de Loyola. Sa mère mourut de bonne heure, son époux la suivit dans la tombe.

Le jeune garçon reçoit une éducation très primaire. Personne ne le surveille. Il porte «*de longues boucles tombant sur les épaules, des bas mi-colorés et un bonnet de couleur*» (Père Brodrick).

Son frère, Pedro Lopez, le prêtre qui deviendra Recteur de l'église d'Azpeitia, le pousse vers la religion. On hésite entre le métier des armes et la prêtrise. Ses frères lui donnent les deux. A quatorze ans, on lui fait prendre la tonsure de jeune clerc. On espère lui trouver un bénéfice. Pour le moment, on lui enseigne l'orgueil et la bra-

voué. Alors, la famille décide de l'envoyer à la Cour et on le confie vers 1506, à un parent de sa mère, Juan Velasquez de Cuellar, qui était maître d'hôtel de la reine Isabelle et Trésorier Général du Royaume de la Castille, au Château d'Arevalo.

Pendant dix ans, Ignatio mène la vie de Cour auprès du Coridator Major. Don Juan Velasquez est un personnage important, comme Trésorier Général de Castille, il a ses entrées auprès du roi, il habite somptueusement le palais d'Arevalo, la résidence d'été de la Cour. Une légende discutée veut que le jeune Ignatio y apprit le métier de page et de petit courtisan. Le Père Rahner écrit : *«Le jeune homme eut rang de page et vécut en brillant courtisan, dans l'entourage immédiat de son maître»*. Il l'accompagnait en effet aux Cortès avec le Souverain. La femme de Don Juan est dame d'honneur de la reine.

Selon le Père Ribadeneira, historien contemporain d'Ignace, il était *«un garçon élégant et rieur, grand amateur de beaux habits et de bonne vie»*, participant aux banquets de la reine, où Maria de Velasco, épouse de don Juan Velasquez, est au service de la seconde femme du roi, la Française, la ravissante et mondaine Germaine de Foix, autour de laquelle tourne une Cour brillante. On va d'Arevalo à Medina del Campo, à Segovie et à Madrid, suivant dans tous ses déplacements le prince Ferdinand, roi de Castille.

On élève le jeune page dans la pratique des armes et l'équitation. Il partage les exercices de son cousin, fils du Trésorier Général et s'amuse fort. Il écrira plus tard :

«Les gens du monde, qui se conduisent par les sentiments que le monde leur inspire, aiment et poursuivent avec beaucoup d'ardeur les honneurs, la réputation, l'éclat d'un grand nom parmi les hommes.»

(Exam. Gén. C 4 CONST. III. 28)

Elégance. Toilettes. Cheval, *«portant cuirasse et plastron de cuir, portant épée, poignard, mousquet et autres armes»*, selon un vieux texte rapporté par James Brodrick qui note qu'il était *«un gentil-*

homme qui cherche des aventures».

Il se livre alors aux désordres et il ne se fait pas faute de s'abandonner aux «*folies*» (Marianne Monestier).

Une première affaire attire l'attention sur lui en 1515, à propos du Carnaval. Il est de passage à Loyola et lui et son frère Pedro Lopez sont convoqués devant le Corregidor. Ils ont commis des forfaits «*très graves*» militairement, à la fin des fêtes. Histoire de femme, ou règlement à coups de poignard.

Les deux frères excipent de leur qualité d'ecclésiastiques et réclament la juridiction religieuse de l'Evêque de Plampelune, où ils sont considérés. Pedro Lopez est cleric du diocèse, portant tonsure et habit. Au contraire, Inigo montre cheveux longs sans tonsure, revêt cuirasse avec armes sur étoffes de couleur. Les historiens ne disent pas ce qui fut jugé.

Plus grave, il commet un vol et laisse punir un innocent. On a écrit qu'il eut «*le goût des plaisirs et de friponneries*». Le Carnaval de 1515 le vit particulièrement effronté. On faillit le faire enfermer. Ribadeneira dira brutalement qu'à cette époque il ne pensait qu'à être «*un soldat déréglé et vain*». Sera-t-il chevalier ?

La chevalerie comprend des joutes, des jeux d'épée et de poignard, des chasses et va de pair avec la galanterie. On lit avidement «*l'Amadis des Gaules*». Ignace a laissé entendre qu'un amour muet et sans espoir illumina son âme, pour la sœur cadette de l'Empereur Charles Quint, l'Infante Catherine, qui vit au château de Tordesillas avec sa mère Jeanne la Folle, et qu'Ignace a vue plusieurs fois grâce à dona Maria de Velasco. Il s'agit d' «*une dame d'exceptionnelle noblesse. Ce n'était pas une comtesse, ni une duchesse, mais une personne de rang plus élevé*» a-t-il confié. Le Père Rahner assure qu'il s'agit de la petite et merveilleuse princesse l'Infante. C'est elle la mystérieuse «*certaine dame*» du «*Journal*» rédigé par Ignace.

Le jeune chevalier a maintes aventures galantes. Entre deux escapades avec le fils du Coritador Major, jeune prince qui semble un garnement, il va faire la révérence, en charmant garçon de cour, à la reine Germaine (ce qui choque quelque peu le Père Dudon qui proteste contre cette assertion de René Fulop-Miller). Le Père Daniel Bartoli jadis, le Père Rahner aujourd'hui, ont souligné les extrava-

gances du page de la Reine. C'est un jeune hidalgo, note Alain Guillermou. Le Père Thiry assure qu'il composait des vers. (Journal, p. 49).

Le jeune homme a son imagination marquée par les merveilleuses découvertes de Christophe Colomb, par la civilisation Maure, dont les prouesses poétiques et la mode philosophique s'accompagnent de la fleur décorative d'un art d'arabesques et de pierres précieuses, de jardins et d'eaux murmurantes. La médecine offre aussi des médecins Juifs, particulièrement experts. L'on parle enfin d'une mystique hébraïque traditionnelle, très étonnante, certainement secrète et nimbée de Révélation.

A ce moment se situe la mort du roi Ferdinand en 1516. Don Juan Velasquez est à son chevet. Sa destinée va changer, car il va entrer en conflit avec Charles Quint, son successeur, qui entend régenter Arevalo. Don Juan commet l'erreur de quitter la Cour, de prendre les armes et de se fortifier. L'Empereur l'exécutera rapidement : il mourra disgracié en 1518.

Inigo - qui a vingt-cinq ans - se tourne alors vers un cousin très noble, don Antonio de Manrique de Lara, duc de Najera, qui vient de recevoir le titre et les fonctions de Vice-Roi de Navarre. La province a été enlevée à la Navarre Française et les Français ont annoncé qu'ils viendraient la reprendre, refusant cette annexion de Ferdinand le Catholique.

Le duc de Najera est Trésorier Général de Biscaye, très en Cour, à qui l'Empereur envoie la Toison d'Or. Inigo le sert, le suit de Pamplune à Navarrete, à Najera et Logrono. Il chasse, mène la vie de château, se bat à coups d'épée. Autour de lui, rapporte le Père Dudon, on use de mœurs particulièrement dissolues. A la violence des armes se mêlent la passion amoureuse et les plaisirs. Le fils du duc, le jeune Jean Etienne de Najera est extrêmement dissipé. Il se fiance, puis sans scrupules, prend une autre fiancée, ce qui fait scandale et ce dont il se réjouit. Ignace l'admire, l'accompagne nuit et jour. Le Père Nadal écrira un jour, *«qu'il ne pensait alors ni à la religion ni à la piété»*. Polanco notera tristement : *«Il était particulièrement déréglé dans le jeu, les affaires de femmes, les duels»*. Plus encore, le Général le Père Laynez, rapporte qu'il se laissait

vaincre par la luxure.

Les fêtes du passage de l'Empereur Charles Quint, arrivant de Flandres en septembre 1518 et reçu en grande pompe à Valladolid, furent magnifiques. Toute la noblesse et particulièrement toute la suite du duc de Najera y figure luxueusement. Le jeune Empereur est solennellement fêté.

Tous les plaisirs. Les aventures aussi. La violence encore.

Un fils du duc de Najera a raconté :

«A Pamplune, j'ai vu de mes yeux Inigo croisant dans la rue un groupe de gens qui le poussèrent et l'accablèrent contre un mur. Lui alors, de tirer son épée et de les poursuivre jusqu'au bas de la rue. Si on ne l'avait contenu, cela aurait fini par quelques meurtres ou par sa propre mort».

Le Vice-Roi part souvent en expédition pour pacifier la région sans cesse en insurrection. De Pamplune, sa place forte aux pieds des Pyrénées, il guerroie, envoie Ignatio avec ses officiers de la Garde. Celui-ci participe à un coup de main contre des rebelles.

En 1521 la guerre de Navarre éclate. Les soulèvements de Castille qui ont amené le Vice-Roi à dégarnir sa province ont incité la France à se jeter sur la Navarre pour la reprendre à l'Espagne. Il faut enlever Pamplune. André de Foix, Seigneur de Lautrec, descend avec douze mille hommes. Il investit Saint Jean-Pied-de-Port.

Martin Garcia, le frère d'Ignatio, est officier comme lui. Mais le duc est au loin, parti avec ses troupes retrouver le roi auquel il va demander secours. Martin bat en retraite, abandonne Pamplune. Furieux, Ignatio avec une poignée d'officiers, commande la résistance.

Il est auprès de l'alcade Herrera, avec le petit Etat-Major de la citadelle : la ville s'est rendue à André de Foix qui y est entré le 20 mai. La citadelle décide de combattre. Inigo est le plus acharné à se battre.

On attaque la citadelle par le feu d'artillerie. Six heures de canonnades. Assauts. Inigo confiera :

«L'attaque durait depuis un bon moment, quand je fus atteint

d'un boulet, qui passant entre les deux jambes, blessa l'une et brisa l'autre.»

La forteresse tomba.

On ramassa le blessé, courageux combattant. Camara a noté qu'Inigo lui a raconté que les Français, maîtres de la place, *«prirent très grand soin de lui, usant à son égard de procédés courtois et amis ; de très bons médecins de l'armée Française le soignèrent dans la maison qu'il habitait avant de s'enfermer dans la forteresse.»*

Et Polanco confirme avoir su que *«pendant les jours que dura son traitement à Pamplune, Inigo reçut de fréquentes visites de gentilshommes et de soldats français. Pour leur témoigner sa reconnaissance, il leur fit cadeau de ce qu'il avait d'armes de prix et d'objets précieux.»*

Il resta dans le même état, *«de dix à douze jours»*, puis demanda à être porté à Loyola. C'est ainsi que *«les Français le transportèrent en litière»* à sa maison familiale. C'était en juin 1521. *«Ils traitèrent le blessé avec tous les égards de l'amitié et de la courtoisie.»* Ignace de Loyola. (Journal.)

Ce transport fut épouvantable. Le blessé faillit rendre l'âme. Il le crut le 24 juin, on lui administra les derniers sacrements. Il se rétablit le jour de la St Pierre et Paul.

Qu'advint-il de Pamplune ? Le Conseil Royal forma son armée, aux objurgations du duc de Najera. André de Foix, vainqueur, commit l'erreur de foncer sur la Castille, au lieu de s'installer en Navarre. Les Espagnols, conduits par le duc, attaquèrent à une lieue au Sud de Pamplune. André de Foix dut se rendre. L'armée française s'enfuit vers Fontarabie. Ce fut la victoire de Noain. Pamplune fut reprise.

En arrivant à Loyola, les chirurgiens espagnols déclarèrent que le blessé avait été mal opéré. Il fallait recommencer. Ignace l'a dicté au Père de Camara :

«Cette boucherie se fit donc de nouveau ; et lui, en celle-là

comme en toutes les autres qu'il avait auparavant souffertes et souffrit encore, ne dit jamais un mot. Il ne donna aucun signe de douleur que de serrer fortement les poings. Cependant, il allait de mal en pis, ne pouvant manger, et éprouvant déjà les autres accidents qui sont ordinairement l'indice de la mort. Le jour de St Jean venu, comme les médecins avaient fort peu confiance en sa guérison, on lui conseilla de se confesser ; et ainsi il reçut les derniers sacrements, la veille de St Pierre et Paul, jour où les médecins dirent que si, de là à minuit, il ne sentait pas d'amélioration on pourrait le tenir pour mort. Le malade était déjà auparavant dévôt à St Pierre, il plut donc à N. S. que, au milieu de cette nuit-même il commençât à se trouver mieux. Et le mieux alla augmentant, si bien qu'à quelques jours de là, on le jugea hors de danger.»

«Au-dessous du genou, un os se trouvait à cheval sur l'autre, d'où il résultait que la jambe était raccourcie ; et par ailleurs, l'os était tellement en saillie, que la jambe en perdait son élégance. Lui, donc, ne pouvant se faire à cette idée - car c'était toujours son dessein de suivre le monde - et estimant que cela l'enlaidirait, il s'informa auprès des chirurgiens si l'on pouvait couper cette excroissance. On lui répondit affirmativement, mais que la douleur serait bien plus vive que celles qu'il avait déjà souffertes parce que son corps était sain maintenant, et que l'opération demanderait du temps. Il s'y soumit malgré tout, pour la satisfaction de sa vanité. Son frère aîné s'effrayait, protestant que quant à lui, il n'oserait affronter un pareil supplice.»

L'opération terrible eut lieu.

Après, il fallut garder le malade étendu sur un appareil avec un poids à la jambe.

C'est ainsi qu'il fit l'apprentissage brutal, renouvelé, obsédant, de la souffrance et qu'il connut l'approche de la mort. Et c'est ainsi qu'il apprit qu'il resterait infirme, qu'il fallait rompre avec ses ambitions dans le siècle, qu'elles s'avèrent militaires, politiques ou mondaines. Ce fut le double choc.

LA CONVALESCENCE HEROIQUE LA CONVERSION

Au sommet du castillo rouge des Pérez à Loyola, Inigo a été transporté exsangue, presque mort.

C'est là qu'il accomplira sa longue convalescence, restant pendant des heures inerte, regardant le ciel pendant la nuit, comptant les étoiles, méditant et souffrant.

Il réclame des lectures. Il pille la petite bibliothèque de son père. Sa parente Madeleine de Araoz, va lui chercher des ouvrages à Azpeitia.

Il passe des jours, des semaines, à réfléchir, les nerfs exaspérés.

Il découvre la vie intérieure. Il entend battre son âme.

Sur son lit de souffrance, Ignace commence sa méditation par ce qu'il appellera plus tard dans ses «Exercices spirituels», riches de son expérience cruelle : *«la constatation des désordres de la vie passée»*. Il évoque avec mélancolie ses trente années de vie mondaine. Il juge soudain avec le recul, ce que furent le gaspillage de sa jeunesse et ses fautes. Il y voit des crimes. Ce malade écorché, ce blessé, pleure. Ses jambes brisées ont cassé son élan. L'héroïsme et le voisinage de la mort lui enseignent dans les souffrances l'inutilité de sa vie perdue.

Ignace rêve de la Cour, des plaisirs du château royal et de ses belles princesses. *«Mais la triste réalité l'arrachait à ces phantasmes. Tout cela était fini. Il n'irait jamais dans le château lointain.»* (Daniel Rops).

Nous le voyons *«dans la bibliothèque paternelle, vers laquelle il béquillait au long des couloirs»*, dévorant tous les livres, et en venant aux ouvrages de religion, car *«il avait épuisé tous les romans de Chevalerie»*.

C'est *«par désoeuvrement»* (Daniel Rops), qu'il ouvre la célèbre *«Fleur des Saints»*, traduction espagnole de la *«Légende Dorée»* du moine Jacques de Voragine, dans une édition Castellina du Cistercien Gauberto M. Vagad, de 1493, imprimée à Saragosse, puis à Tolède en 1511. Là, le merveilleux donne la main à la féerie.

Il lit la *«Vie du Christ»* du Chartreux Ludolphe de Saxe, traduit

en castillant par Ambroise Montesino en quatre volumes à Alcalá en 1502. (Père A. Thiry).

Et il retient particulièrement trois pages, auxquelles il fera plus tard de fréquentes allusions : celle d'abord, concernant François d'Assise. C'était un marchand dans la ville d'Assise, François, qui mena jusqu'à vingt ans une vie dissipée. Converti, il alla à Rome, s'habilla en mendiant et se mit à la porte de l'église St Pierre. Un lépreux se présenta, il le baisa sur la bouche. Un jour, une image du Christ lui parla miraculeusement. François enseigna la perfection évangélique, il écrivit une Règle de perfection, que le Pape Innocent approuva, et alors il prêcha de village en village. Il appela la pauvreté, sa maîtresse. Un de ses frères, en état de ravissement, vit son trône au ciel. Miracles nombreux. Plusieurs morts ressuscités. Il prêchait aux oiseaux et aux cigales et à toutes créatures, l'amour de Dieu.

C'était ensuite l'histoire de Dominique.

Le bon moine Jacques de Voragine a conté comment Dominique, père et fondateur des Frères Prêcheurs, naquit en Espagne à Callahorra. Sa mère Jeanne, alors qu'elle avait en son sein un petit chien qui portait dans sa bouche une torche allumée, et que le petit chien, sortant de son sein, embrasait de sa torche le monde entier. On distingua sur le front du jeune Dominique, quand il naquit, une étoile qui éclairait. Jeune, il vendit ses livres pour distribuer de l'argent aux pauvres. Entré dans les Ordres, il devint chanoine d'Osma, puis sous-prieur, priant nuit et jour. Il se consacra à lutter contre les hérétiques ; une suite de miracles se renouvelèrent. Il créa dès lors son Ordre pour fortifier la foi contre les hérétiques. A Rome, le Pape Innocent fut sollicité de lui donner l'autorisation, mais il hésitait. Or il vit en rêve que l'église de Latran s'écroulait et que Dominique la supportait de ses épaules. Il donna l'autorisation. Tout un cortège de merveilleux exploits marqua sa destinée : Dominique exorcisa un possédé. Un jour qu'il traversait un fleuve près de Toulouse, ses livres tombèrent à l'eau. Trois jours après, un pêcheur les tira de l'eau intacts. Une nuit, il fut transporté dans un monastère à travers les portes fermées. Un jour, il ressuscita le neveu du Cardinal, puis un architecte. Il fit surgir du pain ; il fit arrêter la

pluie ; il annonça à quatre moines leur mort. Le diable lui apparut sous forme d'un moine, etc... Dominique sera le Chef militant. Il brûlera beaucoup d'hérétiques.

C'était enfin, troisième lecture, la page de Marguerite.

Il s'agit en effet de la légende merveilleuse de Sainte Marguerite Vierge, jeune fille de naissance noble, qui ne voulut pas être défloquée et qui se refusa à son mari le soir de ses noces, coupa ses cheveux, s'habilla en homme, puis se réfugia dans un monastère de nonnes, sous le nom de Frère Pélage. Elle devint Supérieur, si grande était sa sainteté. Le diable chercha à la perdre : une nonne étant devenue enceinte, on accusa le Supérieur : Frère Pélage fut chassé du couvent. Elle se cacha dans une grotte, où elle vécut en ermite jusqu'à sa mort. Quant on fut pour l'enterrer, on découvrit que Frère Pélage était fille et son souvenir fut fort honoré.

Saint Dominique. Saint François. Sainte Marguerite.

Exaltation. Imagination. Désir d'héroïsme exarcebé.

Il écrira plus tard :

« Dieu commençait à battre le diable dans mon âme. »

Ignace revoyait une dernière fois en pensée, sa carrière militaire. Il évoquait ardemment le souvenir de la petite reine rieuse, dont il avait servi la Cour et qui l'avait ébloui, Germaine de Foix, femme de Ferdinand le Catholique. Or à la mort de son royal époux, Germaine avait vingt-trois ans. Elle se remaria avec un prince allemand, le marquis de Brandebourg, en 1519, et ce prince venait de mourir. Elle devenait libre. Ignace pensait aussi à l'Infante Catherine. Il espérait encore la retrouver, se vouer à elle, lui adresser *« des vers »* et *« des déclarations »* (Journal).

« Songeant à ce qu'il aurait à faire à son service, aux moyens à prendre pour la rejoindre au pays où elle était, aux paroles qu'il lui adresserait, aux faits d'armes qu'il accomplirait en son honneur. »

Des rêves magnifiques, éblouissants certes...

« Impossible à cause même du très haut rang de cette dame, que ces rêves fussent jamais réalisés ! »

Impossibles certes, à cause de son infirmité nouvelle.

C'est ainsi qu'il abandonna définitivement ses projets d'homme de Cour et d'officier d'armes. C'est ainsi qu'il tomba en plein désar-

roi. Il prit soudain et fermement sa décision : il ne reverra plus le monde. C'est le dégageant.

La souffrance le jette vers Dieu. L'exemplaire des exploits de la sainteté l'éblouit. Le désespoir le pousse dans les bras des martyrs.

Voici la passion d'Inigo. Son renoncement à la vie mondaine, à la gloire, aux honneurs, aux armes.

Il médite longuement, il lit et relit, il interroge le ciel pendant ces nuits chaudes d'Espagne. Il se tourne vers l'héroïsme et la grandeur féerique que lui offre la religion.

La Passion du Christ le secoue brutalement.

L'héroïsme des Saints lui montre la voie de lumière, la leçon de félicité. Ignace se dirige peu à peu vers l'irréductible volonté de se tenir sur le chemin du Christ, derrière Dominique, derrière François, aussi bien que derrière Raymond Lulle par exemple, cet aristocrate Espagnol, illuminé, mort en martyr pour le Christ et dont on parle tant en Espagne.

Il rouvrit la «*Vie de Jésus*», l'apprit par cœur, la commenta dans un petit cahier de notes, se plongea avec délices dans l'extraordinaire odyssee des saints, telle que le conte Voragine, avec ses miracles, ses faits surnaturels, ses supplices, où le Dragon a beau lutter contre la foi en Dieu, une épopée ornée d'images naïves en vieux bois gravés.

Alors, ce fut le nouveau choc.

Les éblouissements commencèrent. Ignace a dicté lui-même leur récit :

«Etant une nuit éveillé, il vit clairement une image de Notre-Dame, avec le saint Enfant Jésus. De cette vue, pendant un espace de temps notable, il reçut consolation jusqu'à l'excès. Et il demeura avec un tel dégoût de toute la vie passée et spécialement de l'impureté, qu'il lui semblait que de son âme étaient arrachées toutes les impressions qui jusque là étaient encore comme gravées.»

De sa main, dit une pieuse légende, la Vierge le bénissait ; elle chassa toutes les folies, toutes les pensées impures. Ignace fut ébloui par la Vierge, il apprenait cette nouveauté : le culte marial, en même temps qu'il goûtait «*une extrême consolation*» ; il éprouva «*une telle nausée de toute sa vie passée, spécialement des choses*

de la chair, qu'il lui semblait qu'on avait effacé de son âme toutes les images qui jusque là y étaient gravées.» (Journal).

Ce sera le dépouillement.

Dès lors, il vivra dans une complète chasteté. Dès lors, il pensera comme ce soir, à la Mère de Jésus, tant de fois poignardée par les souffrances. Le diable réagit :

«A cet instant, une violente secousse ébranla le château et surtout la chambre qu'Ignace habitait. Les murailles portent encore aujourd'hui la marque visible de cette secousse. Les démons manifestaient-ils ainsi leur rage ?... Voulait-ils l'ensevelir sous les ruines du château ?»

Le brave Père Bartholi, qui rapporte la scène, nous assure que «l'enfer était en fureur».

Le Père Rahner écrit :

«La conversion d'Inigo, œuvre de grâce, correspond à une expérience intime qu'il décrit lui-même avec une pudique réserve : «Une certaine nuit qu'il ne dormait pas, il vit clairement une image de Notre-Dame avec le Saint Enfant Jésus.»

Depuis ce jour, il porte à jamais sur sa poitrine une image de Notre-Mère-des-Sept-Douleurs.

Il voudrait être son Chevalier. Cette pensée le hante.

La nuit éblouissante se serait déroulée vers le 15 août 1521. Elle le transforma. Il ne sut d'où venait cette apparition, mais il demeura inondée de lumière.

Il a précisé qu'il était en pleine lecture des fées mystiques de Voragine.

Ses familiers le trouvèrent métamorphosé.

Il commença à parler des âmes. Sur son petit cahier de notes, il relève à l'encre rouge et d'une belle écriture calligraphiée, les paroles de Jésus ; à l'encre bleue, celles concernant la Vierge.

«Il passait une partie de son temps à écrire, l'autre à prier» (Journal).

Ce fut en vérité «sa conversion».

«Dans les belles nuits d'été de 1521, grimpé au sommet du château, passant de longues heures à regarder le ciel criblé d'étoiles», il écoute ses voix.

A ce moment s'opère la régénération soudaine, la première initiation de *«l'estropié de Loyola»*.

Ce fils des Croisés qui combattirent l'Infidèle à Jérusalem, qui repoussèrent les Maures de l'Espagne encore frémissante des durs combats et imprégnée de longs siècles d'occupation Musulmane.

Ce fils de pèlerins de St Jacques de Compostelle, ce blessé à l'âme de fer, va se jeter dans une vie de conquête mystique, celle de la *«Caballeria a lo divino»*, la Chevalerie divine, derrière le Christ.

Selon le Père Bartoli, il eut aussi une apparition de St Pierre.

Ignace décida de changer d'existence.

«Il avait soif d'une vie nouvelle». Et pourtant, il conservait ses habitudes. Il ne fréquentait pas les sacrements, bien que son âme se transformât. Il a noté plus tard, que constamment il s'assimilait aux deux grands ascètes et il répétait : *«St. Dominique a fait ceci, St. François cela, je dois donc le faire aussi.»*

Il souhaita, à leur instar, accomplir des *«entreprises difficiles»*, il lui apparut que pour les plus totales entreprises, il devait être *«aisé à mettre en œuvre»*.

Il pensa entrer à la Chartreuse de Séville, *«et là ne jamais manger que des horties»* ; puis il préféra garder sa liberté, aller en mendiant le long des routes, comme ses pieux modèles. Il envoya un valet s'informer des règles de la vie monastique à Miraflores. Il songea aussi à la Chartreuse de Séville, à celle de Burgos.

Enfermé dans sa chambre haute de Loyola, en proie à une évolution morale prestigieuse sur son lit de convalescent, il aspire à la vie sublimisée. Il se pénètre des paroles de Jésus, il médite, il voudrait devenir un Saint Dominique, un Saint François.

Sa volonté s'arrêta sur la décision d'aller d'abord en pèlerinage aux Lieux Saints. Il verrait au retour, s'il y avait lieu *«de s'enfermer dans la Chartreuse Andalouse»*, mais sans se nommer, sans se faire connaître.

En mars 1522, il marcha sans ses béquilles. Il annonça à son frère Martin Garcia qu'il allait rendre visite au duc de Najera à Navarrete, *«pour le saluer»*. Or celui-ci avait été remplacé comme Vice-roi de Navarre, par le comte de Miranda. Déçu, calomnié, Najera avait pris le chemin de la solitude. On oubliait sa victoire de Noain.

Son frère le soupçonnant de quelque projet obscur, s'efforça de le détourner du voyage. Il lui fit comprendre que l'Espagne avait besoin de ses services, qu'il devait rester à Loyola.

«*Il s'échappa à son frère*», a-t-il confié au Père Gonzalès et fit ses adieux. On ne reviendrait pas en arrière. Il s'habilla noblement, comme pour aller voir le duc, prit ses armes, s'adjoignit deux valets, choisit la plus belle mule. Un de ses frères - Pedro Lopez, curé d'Azpeitia - l'accompagna. Il embrassa sa famille en larmes, serrant avec lui son précieux cahier de trois cents pages de notes, de méditations et déjà de visions.

Son choix était double :

- ou bien se retirer dans un monastère, celui de Burgos, par exemple, où il a déjà envoyé son domestique,

- ou bien, aller vivre à Jérusalem, aux lieux mêmes de la Passion, revivre le Calvaire, prêcher et mendier. Il sera le Chevalier du Christ. François d'Assise demeure son modèle. Il part avec lui, derrière lui. A présent sonne l'appel de la Grâce.

Plus tard, dans ses «*Exercices spirituels*», il tirera la conclusion de ce chapitre de sa vie par un titre, celui de «*La Réponse Généreuse à l'Appel du Roi Eternel*».

Et maintenant commencent : le Voyage Initiatique, le Chemin de Croix, les épreuves salvatrices. Le grand secret de la vie est de savoir choisir et «*de faire élection*» dès le départ.

Ignace quitta le château paternel. Il dira de lui-même, qu'il avait : «*... Cette âme encore aveugle... ne sachant pas même ce qu'était l'humilité, ni la chasteté, ni la patience, ni la discrétion qui règle et mesure ces vertus.*»

Il marche vers la grande illumination d'août 1522. Déjà il progresse à la recherche de la sainteté.

En route, le novice réfléchit. Certes, il aspire à la gloire des Mendicants. Il est inspiré par St. François et par St. Dominique, mais il n'ignore pas aussi, pour l'avoir appris à la Cour, qui lui fut un excellent centre d'observation, que des «*clercs réguliers*», Franciscains et Dominicains, se livraient à la prédication, au recru-

tement par l'exemple, se tenant en marge du clergé séculier qui avait singulièrement besoin de réforme.

L'oraison méthodique était la règle nouvelle de l'expérience spirituelle de ces clercs très attirants. En outre, ils étaient exempts de l'office du chœur auquel étaient obligés les Mendians. Leur ferveur était intense. Leurs chefs ? Un Gaétan de Thiène, né en 1480, onze ans avant Ignace et le Calabrais Jean-Pierre Caraffa, de quatre ans plus vieux, dont les vertus exceptionnelles feront plus tard le Pape Paul IV et qui sera en contact plus ou moins heureux avec Ignace, comme on le verra.

L'«*Oratoire du Divin Amour*» et ses exercices en cénacle fermé, faisaient beaucoup parler. Le mystique de Thiène et le bouillant Caraffa, attiraient beaucoup les jeunes ; ils commençaient à faire apprécier leur Communauté qui bientôt allait prendre le nom des «*Théatins*». Caraffa essayera dans quelques années de s'annexer le premier petit groupe des compagnons d'Ignace : les Théatins ne relèveront que du Pape, ils n'assisteront pas à la prière en chœur - comme les Jésuites - ils manifesteront une chaude et agissante piété par les œuvres de charité et la prédication. La famine, la misère, seront leur champ de bataille.

Les Théatins sont les contemporains et les prédécesseurs de quelques années d'Ignace, qui semble s'en être beaucoup inspiré. Vingt ans après, les Théatins essaieront d'Italie en Espagne, en Pologne, en Autriche, en Allemagne. Daniel Rops rapporte que de leur pépinière sortirent plus de deux cents Evêques, des maîtres prédicateurs comme saint André Avellino, des mystiques tel Lorenzo Scupoli.

Les Théatins pratiquaient les «*Quarante Heures*» de retraite et la Neuvaine de Noël, ils avaient des habitudes pieuses très personnelles. Leur influence sur la réforme de l'Eglise fut importante. Leur portée sur Ignace fut considérable.

On célébrait aussi un certain Antoine Marie Zaccaria, qui avait vingt ans au moment de la convalescence d'Ignace et qui, jeune médecin de Crémone, s'était montré bouleversé par la misère du peuple et par l'immoralité du Clergé. A l'exemple de St. Paul, il criait pénitence, groupait autour de lui des jeunes exaltés et l'on rap-

portait qu'il traversait bruyamment les rues de Crémone avec ses compagnons, en prêchant, qu'ils allaient de ville en ville, clamant dans les rues, les carrefours, portants des croix énormes, se serrant une corde autour du cou. Ce seront les «*Barnabites*».

On parlait encore du jeune fils d'un sénateur de Rome, Jérôme Emilien, de dix ans plus âgé qu'Ignace, qui groupait des «*clercs réguliers*» voués à lutter au nom du Christ. Ceux-ci déployaient leurs efforts dans les hospices, dans les orphelinats, les centres de prostitution. Ce furent les «*Somasques*».

Les conversations roulaient aussi sur les compagnons mystiques de Jean d'Avila, qui avait vingt-et-un ans au moment de la guérison d'Ignace, des apôtres aux visages émaciés, les robes râpées, le regard enflammé, qui parcouraient les fermes, faisaient honte aux riches, soignaient les malades, secouraient les pauvres, accusaient les prélats.

Tous ces traits enchantent Ignace, lui qui a maintenant trente ans, qui pense de plus à la religion héroïque, à l'action mystique, réformatrice, à la Nouvelle Eglise militante. Tous les traits que nous venons de relever, il les fera siens. En soldat, il bondit vers ces perspectives.

Un jour, Ignace rencontrera François de Borgia, un des convertis de ces «*chasseurs du Christ*», selon le mot de Daniel Rops. Il se l'attachera.

Comment ignorer aussi un jeune Portugais, Jean Cidade, revenu de guerre, illuminé par Jean d'Avila, qui se consacrait tout entier à la charité sous le nom de Jean de Dieu ? Il avait vingt-six ans quand Ignace méditait dans sa chambre haute. Sa petite «*Congrégation de Jean-de-Dieu*», vouée aux tâches les plus rebutantes dans les hôpitaux, était un exemple vivant. En France, on les appellera les «*Pères de la Charité*» et ils donneront leur nom à l'hôpital de la Charité de la rue des Saints-Pères.

«*Ce réveil de l'âme Catholique, «ce retour à une religion devenue vie», selon le mot du protestant Léonard, étaient riches d'évidentes promesses. Il appartenait à un homme de génie, à un mys-*

tique doublé d'un organisateur, de faire la synthèse de toutes ces aspirations, de tous ces efforts, pour doter l'Eglise nouvelle : tel fut le destin historique de Saint Ignace de Loyola.»

(Daniel Rops, *La Réforme Catholique*, p. 37).

LES ANNEES D'ASCESE : MANRESE. LA VOCATION

Le premier acte de la vie d'Ignace est celui du monde, du désordre et de la violence.

Le second acte est celui de la rupture. La mue dans la souffrance.

Le troisième acte sera celui de la marche à la perfection par l'abcès et l'illumination.

A quelques kilomètres de Loyola, Ignace persuada son frère de le laisser faire seul la route, car tout allait bien. Celui-ci l'accompagna jusqu'à Onate, où se trouvait une de leurs sœurs. Auparavant, ils avaient fait un détour pour aller visiter Notre-Dame d'Arantzazu, petite église à flanc de montagne, lieu de pèlerinage, tenu par des Franciscains, où se voyait une statue miraculeuse.

Ignace partit ensuite pour Navarrète. Parvenu devant la demeure du Duc, il changea d'avis, pria simplement un de ses valets d'aller le voir, avec une lettre par laquelle il réclamait le paiement de sa solde. Le duc donna l'argent, fit dire qu'il trouverait volontiers à Ignace une bonne lieutenance, s'il le désirait.

L'argent lui servit à payer quelques dettes, puis à faire un don à l'église de Notre-Dame de Navarrète pour restaurer l'image de la Vierge.

Ignace reprit la route vers Logrono, cherchant comment se consacrer au Seigneur. Il se dirigea vers Montserrat, le célèbre centre de pèlerinage. Il évoquait sans cesse sa vie passée, il égrenait ses fautes de jeunesse, il décida de se donner la discipline chaque nuit, de se mortifier intensément pour faire l'apprentissage des ascètes par la pénitence.

C'est alors que se produisit l'incident bien connu de la rencontre du Musulman converti. *«On sait que les Maures étaient nombreux*

à cette époque en Valence et Aragon» (Bartoli).

Un Maure converti rejoint sur le chemin, approcha son mulet du sien, fit un bout de route avec lui. Ils parlèrent religion, l'Arabe avoua qu'il ne comprenait pas comment on pouvait dire que Marie fût Vierge après avoir eu un enfant. Ils en discutèrent, mais Ignace ne convainquit pas son interlocuteur, ce qui l'irrita.

Ils se quittèrent. L'Arabe eut des mots vifs et disparut en galopant. Excédé, Ignace se dit qu'il avait manqué de courage, que l'on avait tenu devant lui des propos indignes. Il fallait venger la Vierge, châtier l'homme qui ne s'inclinait pas devant le dogme. Il hésita, tâta son poignard, demeura indécis. Comme l'Arabe lui avait dit qu'il se rendait à une ferme à l'écart de la prochaine route qu'il lui désigna, lorsqu'Ignace parvint au dit croisement, il laissa sa mule marcher seule. Il abandonna son projet de vengeance. Or il y vit un signe du ciel : colère, puis tolérance. «*N.S. voulut que la mule suivît la Grand-route*» (Journal).

Beaucoup d'historiens se sont persuadés du miracle ; d'autres y discernent une naïve allégorie don Quichottesque, celle de la bonne mule ; d'autres enfin, le geste d'une indécision fâcheuse.

Son voyage se poursuivit jusqu'à Saragosse. Il s'arrêta à l'autel de la Vierge du Pilier, continua par Lérida, Igualada et Montserrat en Catalogne, vers Barcelone. A cette date, il décida de changer de costume, de marquer son humilité, d'extérioriser son recensement. «*Il décida de faire de grandes pénitences*» (Journal).

Il s'acheta à Igualada, ou bien à Lérida, de la toile à sac pour se faire une grossière tunique de pèlerin, droite jusqu'aux pieds, ainsi que des espadrilles, une canne, unealebasse qu'il suspendit à sa selle. Il avait conçu «*de faire une veillée d'armes, toute une nuit sans s'asseoir ni se coucher, devant l'autel de Notre-Dame de Montserrat, ... d'y laisser ses habits et de prendre la livrée de Jésus*».

Il parvint le 21 mars 1522, au monastère bénédictin de Montserrat - à 35 km à l'est de Barcelone - l'un des plus célèbres lieux de pèlerinage et d'ermitage en Espagne, où l'on avait décou-

vert au VIIIème siècle une statue miraculeuse de la Vierge.

«*Sur le mont fantastique, dont les rocs wagnériens cachèrent peut-être dans leur flanc le Graal, au pied de cette Vierge qu'aux jours de l'invasion musulmane un miracle avait sauvée, les futurs chevaliers venaient passer leur veillée d'armes.*» (Daniel Rops)

Depuis le XIème siècle, l'Abbaye Benedictine était florissante. Don Francisco Garcia de Cisneros fut son grand organisateur. Cet ascète bâtisseur laissa son empreinte dans ses chapelles, ses confesseurs, ses cloîtres. Il y avait douze ans qu'il venait de mourir.

Ignace choisit un confesseur, le Frère Dom Juan Chanones, qui vivait dans la règle de St. Benoit. C'était un Français né à Mirepoix, où il fut Vicaire Général de la Cathédrale, qui avait entendu parler de ce lieu extraordinaire par un moine quêteur et qui vint s'installer ici, où, ayant résigné son bénéfice, il fut accueilli par l'Abbé. Il avait à cette époque trente-deux ans. Son austérité était complète. Il tint diverses fonctions au monastère, avant de devenir confesseur de pèlerins.

Ce Benedictin encore jeune, eut beaucoup d'influence sur Ignace. Il lui fit rédiger par écrit une confession générale, qu'il mit trois jours à mettre au point. Ensuite, il se dépouilla de ses vêtements, en fit don aux pauvres, mit son «*sac de pénitence*», se jeta à genoux devant l'autel de la Vierge, où il demeura très longtemps «*tantôt de cette manière, tantôt debout, le bourdon à la main, il passa toute la nuit*», (selon ce qu'il dicta à Camara). C'était la veille de la fête de l'Annonciation.

Ignace chercha ce que pouvait être le chemin de la perfection. A la pointe du jour, le Frère Juan Chanones lui fit accrocher en ex-voto ses armes à la grille de la Vierge, ensuite il communia. Ses vêtements trop riches, il les donna à un pauvre, qui plus tard fut accusé de les avoir volés.

Cette première nuit de prière à Montserrat, cette nuit de méditation et d'oraison dans le Temple, commandera toute sa vie.

Ce fut là son grand acte initial de dépouillement. La mort du vieil homme.

Ce fut aussi le premier vœu tacite.

Sa première épreuve, sur la voie de renoncement.

Dès lors, le chevalier converti choisit la vie d'ermite, la chevale-

rie de l'humiliation, de l'abaissement, du sacrifice. Il se dirigea sur Mansère, à trois heures de là : pénitences, mortifications, seront sa règle de vie. Il a fait cadeau de sa mule au monastère. Il se rend à pied à l'hospice Sainte-Lucie.

Il est possible qu'il ait pensé échapper à la bousculade d'un défilé très attendu, celui de toute la noblesse Navarraise accompagnant l'ancien précepteur de Charles Quint, Adrien d'Utrecht, nommé Pape, qui allait à Barcelone rejoindre Rome par mer.

Ignace restera dix mois à Manrèse, à dater du 25 mars 1522. Toute sa formation initiatique, ses épreuves, ses lumières, s'y accomplirent dans l'illumination, pendant des mois «*de tension inimaginable*» (Daniel Rops).

La petite ville de Manrèse comptait deux mille habitants. Elle était le siège d'un évêché. La rivière qui la traverse, le Cardoner, lui donne beaucoup de pittoresque. La Cathédrale a grande allure. Elle est dédiée à Notre-Dame. Tout autour et le long de la rivière se voient des oratoires. Plusieurs couvents : les Carmes, le Rosaire, les Dominicains, les Cisterciens. Un hospice, un hôpital.

Ignace se jette dans la piété totale : il va chaque jour à la messe, aux vêpres, à complies, il chante debout, tête nue, se livre à d'incessantes prières. Il fait son oraison mentale à genoux, déploie un zèle chargé de passion, ivre de fureur libératrice.

Avant d'arriver à Manrèse et de franchir le torrent, il entra dans la chapelle de Notre-Dame de la Guia. Il y demeurait en prière, quand la Vierge lui apparut :

«*Elle lui désigna même la grotte où Dieu voulait qu'il allât continuer sa pénitence. On rapporte que depuis lors, la statue de la Vierge est tournée du côté de la grotte sanctifiée par la pénitence d'Ignace, c'est-à-dire vers la droite de la chapelle et de l'autel. On a beau la tourner d'un autre côté, elle reprend toujours cette position.*» (Roig Jalpi, *Epistome Historico de Manresa*, 317, 318)

Le Père Fita raconte que la Vierge parla : comme Ignace était toujours en prière et que le gardien de la chapelle, las d'attendre, agitait ses clés, une voix douce tomba du ciel et dit : «*Va, Ignace et*

remplis ta destinée !»

Au sortir de la chapelle de la Guia, Ignace s'arrêta devant une croix gothique faite d'une seule pierre. La tradition veut qu'il y fut reçu par la Supérieure, la Veuve Jérôme Cavera.

C'est dans une chambre de cet hospice qu'Ignace connaîtra son ravissement d'avril 1522.

A quelque distance, au pied de la colline, il trouva une grotte dans le rocher, non loin du Coroner. Il la prit pour logement, veillant des nuits entières, jeûnant trois jours sans aucune nourriture, se fouettant de chaînes à pointes, se frappant la poitrine avec une pierre.

Il entre alors dans la pénitence la plus profonde, la plus brûlante, passant sept heures par jour en oraison. Il se met à mendier, n'acceptant ni viande ni vin, dormant à la belle étoile. Il va gîter à l'hôpital Saint-Lucie. On le voit non peigné, les ongles pas coupés, sans chaussures, un pied bandé, traverser la ville, faire de longues stations de prière, revêtu de son étrange toile de jute. Les enfants le raillent, l'appellent «*l'homme en sac*». On lui accorde une cellule chez les Dominicains.

Il soigne les malades, commence à catéchiser les enfants. Il se confesse, communie chaque dimanche. Il retourne de temps en temps à Montserrat visiter le Frère Juan Chanones, qui lui donne, outre des conseils spirituels, les lectures fondamentales, notamment «*l'Imitation de Jésus-Christ*» du Hollandais Thomas A. Kempies, ainsi que «*l'Exercitatorio*» de Garcia de Cisneros, l'illustre Bénédictin qui avait écrit pour ses Frères de Montserrat une compilation des mystiques du monachisme. Il scrute avec ardeur les traités qu'on lui remet. La bibliothèque est nourrie. Il lit beaucoup. (Journal, p. 26).

Dom Juan de Chanones lui apprit très vraisemblablement, écrit le Père H. Pinard de la Boullaye, l'oraison méthodique des Frères de la Vie Commune : il mit entre ses mains l'«*Exercitatorio de la Vida Espiritual*» de Garcia Cisneros. Progressivement, il apprendra des religieux l'«*oraison méthodique*», avec ses alternances, ses répétitions, ses prières, ses invocations faites selon un horaire méthodique et très réfléchi, dont il fera large usage ultérieurement



9 782850 766558

ISBN 2-85076-655-0

PRIX : 149 F

*Document de couverture:
Portrait de St Ignace De Loyola*



L'histoire des Jésuites est une suite de coups de théâtre. Rarement ordre religieux a connu autant de gloire et de misère, de grandeur et d'opprobre. Toute la destinée de l'illustre Compagnie de Jésus repose sur saint Ignace de Loyola dont la personnalité extraordinaire contient en germe la gloire et les malheurs de son Institut. Sans cesse, au long de la prodigieuse destinée de la Compagnie de Jésus, comme au cours de la vie même de son fondateur, se jouent la lumière et la nuit, avec autant de passion dans les mérites et la réussite, que dans les revers et la chute. Deux signes importants se retrouvent constamment dans le déroulement de l'épopée jésuite : le Secret et la Puissance. Des qualités exceptionnelles jointes à certaines affinités occultes ont fait des Jésuites, exceptionnels éducateurs mais aussi ambigus directeurs de conscience, la cible de procès retentissants ou l'objet d'admiration enflammées. Alors martyrs de la foi ou princes secrets de l'Eglise ? François Ribadeau Dumas fait l'historique et le bilan des grandeurs et misères des Jésuites.

Historien et homme de presse, François Ribadeau Dumas, Commandeur des Arts et des Lettres, est notamment l'auteur d'ouvrages importants sur les religions et l'ésotérisme.



DERVY

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

